

Jour 7 :

Ce matin, je me réveille et je me sens bizarre. Bizarre, mais positivement. Pour la première fois depuis plusieurs mois, j'ai envie (même si *envie* est un grand mot) de sortir de la maison. D'aller à l'école, de voir mes amies, de vivre une vie normale, comme tout le monde.

Je sors de ma chambre pour aller faire ma routine, le sourire aux lèvres. Étienne le remarque :

- Joyeuse ce matin ? Ça fait du bien de te voir sourire, Lé !
- Oui, j'ai envie de voir mes amies et d'aller à l'école.
- QUOI ?? Pour vrai ? Wow, je suis vraiment content !
- Ouin, j'ai l'impression que mon cauchemar d'hier m'a fait réaliser qu'on n'a qu'une vie à vivre !
- Oui. D'ailleurs, j'aimerais que t'en parles à quelqu'un, de ce cauchemar. C'est traumatisant et il faut en parler, Léanne. Je comprends que c'est un sujet sensible, mais la santé mentale, c'est important.

Étienne ne m'appelle jamais avec mon nom complet. Entendre *Léanne* sortir de sa bouche me fait un choc. J'avoue que ça me ferait peut-être du bien d'en parler. Je n'ai pas encore vraiment fait de cauchemar depuis l'accident, mais il ne faudrait pas que ça commence non plus. Je n'ai pas la capacité émotionnelle pour gérer ça en plus de tout le reste.

En route vers l'école, mes quelques phrases échangées avec Étienne ce matin me trottent dans la tête. Je ne sais pas pourquoi, pourtant ce matin, j'étais joyeuse, heureuse de vivre, pour une fois depuis trop longtemps. Et il a gâché ça. Il sait que c'est rare. Pourquoi m'en avoir parlé ce matin, de mon cauchemar ? Il aurait pu choisir un autre jour, ou du moins un autre moment. Il a bien vu ma bonne humeur.

La journée passe plus vite qu'à l'habitude. Je m'amuse avec mes amies, nous parlons, nous rions, nous nous partageons des potins et je me sens plus que bien. J'ai l'impression de revivre.

De retour à la maison, Étienne ne me parle pas. Il m'ignore. Je ne fais pas exprès pour lui parler, mais là c'est trop. Je suis tannée de faire semblant qu'il n'y a rien

qui me dérange. Nous ne nous sommes pas chicanés depuis que notre mère est décédée, et même si je sais que ce n'est pas une chicane, je me sens mal par rapport à la situation. J'ai besoin de lui parler. Je vais cogner à sa porte :

— Oui ?

— C'est moi, je peux entrer ?

— Ok...

Quelques minutes plus tard, nous sommes réconciliés. Étienne m'a expliqué que ce n'est pas sa meilleure journée et que, même s'il n'en parle pas, le deuil le rattrape, tout comme moi. Je le comprends. Moi aussi, dans les mauvaises journées, je n'ai pas le goût de faire la conversation.